**Portrait d’Henri Krasucki**

Henri Krasucki consacra  
son intelligence et  
son énergie au combat   
pour la dignité et  
l’avenir de l’homme. Actif  
dans la Résistance dès l’âge  
de 15 ans, déporté, secrétaire  
d’union locale dès son  
retour, dirigeant confédéral  
à 31 ans, secrétaire général  
de la Cgt de 1982 à 1992,  
Henri Krasucki a laissé son  
empreinte sur l’histoire de la  
Confédération.



Krasu, comme nous l’appelions  
familièrement, est né en  
Pologne, seul son patronyme  
pouvait en témoigner  
tant sa gouaille et son  
accent en faisaient un  
véritable Titi parisien. Il  
faut dire qu’il avait tout juste  
4 ans quand, en 1928, il est  
arrivé du côté de Belleville.  
Bon élève, à 14 ans cependant,  
il décide de quitter  
le collège pour alléger les  
dépenses de la famille. A  
l’automne 1939, il démarre  
sa vie active comme jeune  
ouvrier dans une usine à  
Levallois.

Son engagement au parti  
communiste est immédiat,  
comme son entrée dans les  
rangs des Ftp-Moi. Krasu  
parlait peu de cette période.  
Pourtant, en 1991, il accepta  
de revenir à la prison de  
Fresnes, où il fut enfermé  
au secret absolu de mi-avril  
à fin juin 1943. Ce jourlà,  
il confia quelques bribes  
de son combat de Résistant  
comme il le faisait parfois en  
traversant un de ces quartiers  
de Paris où, avec ses  
camarades, il avait affronté  
l’occupant, avec l’audace de  
la jeunesse. Après Fresnes,  
ce fut Drancy et la déportation  
vers Auschwitz et  
Buchenwald. Il en revient le  
28 avril 1945 « -juste à temps  
pour manifester le 1er mai- »,  
comme il aimait le souligner  
avec la malice d’un homme  
qui se disait « -en sursis- ».  
Krasu reprend son travail  
d’ajusteur et s’engage très  
vite dans le combat syndical,  
à l’union locale du 20e  
à Paris et comme secrétaire  
de l’union départementale  
de la Seine dès 1950. A  
31 ans, il est élu à la commission  
administrative de  
la Cgt. En 1960, il entre  
au bureau confédéral, est  
nommé directeur de La Vie  
ouvrière, un poste qu’il maîtrisera  
avec brio pendant  
plus de vingt ans. Krasu  
parlait souvent du journal.  
Chacun le sait, il n’était pas  
grand tribun mais il avait un  
sens pointu de la communication.  
Avec lui le journal  
de la Cgt passe, selon son  
expression, « de l’artisanat à  
la grande production- » et  
devient un magazine syndical  
grand public réalisé  
par une équipe de professionnels  
à la rédaction, à  
l’administration et à l’animation  
de la diffusion. Il marqua  
aussi La Vie ouvrière  
par ses séries de papiers  
souvent publiées en recueil  
(Syndicats et lutte de classe,  
Syndicats et socialisme,  
Cultiver son jardin syndical…).  
Avec son coup de  
patte, sur un ton familier, il a  
produit des textes politiques  
et théoriques qui ont marqué  
les mémoires.

Krasu était travailleur, exigeant  
avec son entourage  
comme avec lui-même. Il  
pouvait être d’une fermeté  
redoutable tant pour  
ses adversaires que  
pour ses compagnons  
de combat. Il ne tolérait  
pas l’amateurisme.  
Rigoureux et méticuleux,  
nous ne l’avons jamais pris  
en flagrant délit d’insuffisance,  
sauf peut-être quand,  
pour un discours, il n’avait  
« -pas eu le temps d’effacer  
les traces d’efforts- » comme  
il disait, plagiant Karl Marx- !  
Ses journées, ses semaines  
syndicales étaient bien remplies.  
Directeur de La Vo et  
aussi secrétaire de la Cgt,  
membre de la Commission  
du Plan et, à partir de 1969,  
chargé des accords et conventions,  
puis de la politique  
revendicative. Convaincu  
de la centralité de la négociation  
interprofessionnelle,  
au début des années 1970,  
il plaide pour que le Cnpf  
accepte la Cgt dans les discussions,  
et met ses qualités  
d’habile négociateur  
au service des travailleurs.  
L’indemnisation du chômage  
et le droit à la formation sont  
sans doute les accords dont  
il était le plus fier.

Proche des siens, sensible  
et attentif aux demandes des  
salariés, des petites comme  
des grandes entreprises, à  
proximité de Paris ou très  
éloignées. Pour eux, Henri  
savait se rendre disponible,  
« -l’intendance- » devait suivre.  
Pour lui l’action revendicative,  
pierre angulaire de  
l’activité de la Cgt, primait  
sur tout.

Avec les années Giscard,  
il fut au coeur de toutes les  
batailles pour les industries  
françaises et les services  
publics. Inventif, il trouvait  
toujours la parade, le moyen  
de surprendre ses adversaires  
et bichonnait l’opinion  
publique afin de gagner son  
soutien.

Il est élu secrétaire général  
de la Cgt, en 1982, dans un  
contexte inédit. La gauche  
est au pouvoir depuis un an  
et l’espoir né de la victoire  
est sérieusement amputé  
par la politique de rigueur  
annoncée. Dès lors, tout se  
complique et la désillusion  
fera de lourds dégâts chez  
les salariés. La Cgt ellemême  
est secouée. Krasu  
est à la barre, préconise,  
comme toujours, « -d’en rester  
à l’essentiel- », et plaide  
pour une réflexion fondamentale  
sur les adaptations  
que la Cgt doit opérer. De  
ce point de vue, son apport  
au 44e congrès est une  
étape décisive.  
Henri avait une profonde  
culture internationaliste,  
il prenait toujours  
le temps de débattre  
avec un dirigeant syndical  
étranger. Il avait aussi un  
attachement particulier pour  
l’Union soviétique. En 1982,  
il pesa dans le débat afin  
que la Cgt reste à la Fsm.  
En 1986, il fut honoré d’être  
élu vice-président de l’Internationale  
et il eut du mal à  
accepter la désaffiliation de  
la Cgt en 1995.

« -Krasu- » avait une carrure  
de syndicaliste complet, tout  
autant homme de proximité  
que dirigeant clairvoyant,  
appréhendant l’avenir avec  
quelques encablures d’avance.  
« -Il faut rêver, disait un  
grand révolutionnaire. Rêver  
et ensuite faire le possible.  
Mais le faire- !- ». Henri écrivait  
ceci dans son livre en  
1987\*. Il fut un dirigeant  
majeur.  
Elyane Bressol  
Secrétaire générale  
de l’Institut Cgt  
d’histoire sociale  
*\* « -Un syndicat moderne- ?  
Oui- !- », éditions Messidor,  
1987*

L’inauguration de La place Henri-Krasucki, le lundi 3 octobre à l’angle des rue Levert, de la Mare, des Envierges, des Couronnes et des Cascades ; Paris 20ème